

Voix, vol et billevesées

Jean Pierre Girard

Numéro 59, hiver 1994

Écrivains - Paroliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (1994). Voix, vol et billevesées. *Moebius*, (59), 23–27.

VOIX, VOL ET BILLEVESÉES

Jean Pierre Girard

D'une certaine façon, il y a le jeu, c'est exact, mais quand on y pense un moment, le jeu n'occupe ici que sa juste place, en somme. On le sait : le jeu, la contrainte, l'effort, la solitude, la réflexion, voire la commande ou l'invitation, ce ne sont que des amorces, des prétextes destinés à *tendre vers quelque chose*, quand on sent dans son corps la proximité, et l'attrance, d'un ailleurs souverain, un ailleurs qui nous domine, nous attire, nous habite. Et ce quelque chose – cet ailleurs – n'a rien à voir avec le génie, certes. Du reste, on ne court pas après le génie; seuls les charlatans et les larves aspirent au génial, parce que le génial jaillit de soi et se dépose près du café, parfois, dans certaines circonstances, certains matins, quand nous sommes disponibles à ce qui veut se dire, se construire, se pleuvoir, quand on n'a pas trop froid aux ongles des pieds, quand le ciel.

Non, ce quelque chose, qui d'ailleurs me semble antérieur au génial, je pense que c'est précisément la *voix*, cette entité volatile à extirper du magma du déjà-connu, à retirer, littéralement, du vivant; ce qu'il faut sans doute oser extraire de ce que nous savons de nous-mêmes. *Quelque chose*, soudain, envahit l'espace : une note maintenue, juste pendant un instant, un son redoutablement unique, et d'autant plus fugitif, qui injecte dans la veine de l'œil *une* façon

– singulière et passagère : la nôtre – de voir le monde et ce qu'on peut, ou pas, y faire ou y tracer. La voix.

Dans ce cas particulier, je veux dire pour ce texte-ci, il y a également ce qu'on pourrait appeler le vol (ou l'effraction, je ne sais trop, je m'empêtré souvent dans les nuances destinées à empêtrer), même si personnellement, je ne crois pas que ça puisse exister, le vol. On ne peut pas dérober un sens, ni ce qu'il a fait naître en soi. À mon avis, les actes qui suivent l'œuvre, les actes qui d'une manière ou d'une autre s'en inspirent, s'inscrivent tout à fait dans la continuité de ce qui est «pillé», dans la continuité de cette œuvre. C'en sont les métamorphoses. Je crois même que les gestes issus de l'œuvre en sont les plus apaisants avatars : ses cadeaux. Ainsi, il peut être paisible d'être pillé, et si on peut arracher à un véritable artiste quelques riens qui aident à étayer un pan d'existence, on n'a pas à hésiter, on doit oser et arracher, sans s'arrêter aux hurlements, parce que l'autre sera d'accord. Sinon, ce n'est pas un artiste, c'est quelqu'un qui travaille pour lui-même.

Ensuite, et il faut probablement se résoudre à le dire, il y a aussi, ici, Mon cul – en tant qu'expression, qu'on ne s'y méprenne.

Une première fois, Mon cul, chuchoté en expirant un mince filet d'air, pour ne surtout heurter personne (davantage une question, quand j'y pense, qu'un soufflet ou une bravade). Mon cul, à l'endroit de tout ce qui voudrait tempérer le geste, tout ce qui cherche à enfermer, à limiter, à neutraliser les tentatives de ceux qui consentent enfin à se servir pacifiquement des structures pour dépoussiérer un flanc de leur réalité – donc, de la mienne, de la vôtre. Les structures sont là pour servir; rien d'autre.

Et une seconde fois, Mon cul (à l'octave supérieure celui-là, plus appuyé), aux fachos de tous poils qui souhaiteraient installer une bonne manière d'agir, de lire, d'écrire, d'enseigner, de ressentir, mettez-en; les démagogues, les prêcheurs, les bonnes âmes, sont légion. Qu'ils aillent au diable! On s'abreuve aux sources du passé, on les respecte et on les honore, on apprécie les coups de main, mais notre patron, notre unique Dieu, c'est notre propre rigueur.

Conséquemment, seuls ceux qui s'en seront demandé autant qu'on s'en demande pourraient nous indiquer le chemin du bagne. Mais ceux-là ne le feront jamais, jamais; s'ils ont goûté la médecine de la terre, s'ils se sont un instant arrêtés à eux-mêmes, ils savent comment est friable le sentier étroit qui mène à la voix, et ils savent surtout que toute structure souple (destinée à accueillir les différences plutôt qu'à contraindre) n'a qu'un seul préalable : que ses bases soient jetées autour de *je* assumés, des voix qui d'abord se reconnaissent singulières, originales, qui n'en font pas un *Benson and Hedges* de l'ego, et qui acceptent de miser cette singularité. Quoi qu'il en soit, on n'y coupe pas : ce sont toujours les prisonniers des conventions, des gens bardés de fer dans la tête, qui nous reprochent de ne pas être ligotés aux mêmes rails qu'eux, qui ne comprennent pas notre dégoût abyssal à la vue des systèmes clos dans lesquels ils ont décidé de s'enfermer, de fonctionner, qui nous en veulent d'être libres, d'avoir choisi de vivre. Mais bon.

De telle sorte qu'enfin, au finish (mais seulement si je suis inconsiderément verni, seulement si la conjonction s'effectue, si la magie veut bien de moi, aujourd'hui), au finish il y a comme un effet jazz, en cet instant, qui résonne, tranquille, un rien paisible, dans votre cambuse, là. Le son de votre voix, dans votre gorge rauque. Quelqu'un de plus qui fredonne. Vous.

Alors, le court et fondamentalement illicite objet qui suit, je le dédie à Brel, encore, parce que je ne connais personne d'aussi violent, d'aussi intransigeant envers lui-même, et à Lauzon, parce que ce type tournerait des miracles s'il finissait par démordre de lui-même. Je le dédie aussi, bien sûr, à tous ceux qui laissent parfois la mélodie de «Voir un ami pleurer» les envahir, les habiter.

Je sais qu'il serait préférable,
qu'ici résonnent les tambours,
que soient semés en terre arable,
mes vœux mes peines et mes amours.
D'autres enfants d'autres racines,
grains d'éplorés avant bientôt,

d'autres chansons et d'autres rimes,
viendront couvrir tous mes sanglots.

Je sais que l'or est ce métal,
assez jaune pour aveugler,
trop lourd pour les châteaux de sable,
qui dans mes mains restent entiers.
Je sais que tant de convoitise,
tout près de nous est embusquée,
que les malheurs qui nous déchirent,
on se tue à les conserver.

Je sais que notre vie est faite,
d'autant de souvenirs que d'oublis,
tant de victoires tant de défaites,
tant de hasards tant de mercis.
Je sais même l'aube contestable,
que rien n'est sûr rien n'est gratuit,
que pour une danse mémorable,
on peut hurler toute une vie.

Je sais notre débâcle est raide,
et que l'amour veut s'échapper,
que notre orgueil est notre maître,
que nous mourrons avant d'avouer.
Je sais que tant de tristes sires,
s'acharnent à vous casser les pieds,
que devant diable, devant les mires,
faudra jusqu'à la fin danser.

Je sais qu'il faudrait vous convaincre,
que dans les pleurs, l'éternité,
parviendra peut-être à rejoindre,
la terre ancienne dont vous mourez.
Mais dès après j'aurais à dire,
combien de puits j'ai asséchés,
avant d'oser gratter le givre,
d'une aussi triste vérité.

Je sais qu'il me faudrait traduire,
à quel point je vous ai aimés,
prendre le temps de vous décrire,
chacun des soirs où j'ai pleuré.
Qu'il faut du temps, noircir des pages,
avant de trouver un seul mot,
et que s'essoufflent cent vies cent rages,
pour une seule voix jaillie du lot.

Je sais qu'il me faudrait sourire,
poser ma joue sur votre main,
laisser le monde entier en rire,
pour que vous me croyiez enfin.
Je tremble encore avant d'écrire,
que vous êtes seuls à posséder,
pauvres ignorants de votre emprise,
le pouvoir de me faire chanter.